

A DIALOGUE BALZAC-STENDHAL THROUGH THE CHARTERHOUSE OF PARMA

Rodica Brad, Assoc. Prof., PhD, "Lucian Blaga" University of Sibiu

*Abstract: The article aims at following an intense dialogue between Balzac and Stendhal caused by the novel *The Charterhouse of Parma*. The exchange of ideas between the two great contemporary French novelists is done in the cultural and literary context of the first half of the 19th century. It starts through the careful and thorough analysis of the novel done by Balzac in 1840 in a study entitled *Studies on Mister Beyle* at a time when Stendhal was not known or appreciated. The comments are eulogistic, Balzac considering the novel extraordinary, a book in which the sublime bursts from a chapter to another, a modern Prince that Machiavelli would have written if he had lived outside Italy in the 19th century. The enthusiasm, but also the clear critics determine Stendhal to respond through a long letter in which he presents details concerning the genesis process of the novel, but also about his ideas concerning literature, novel, characters, dramas, style etc., as well as his ideas concerning the fact that his work will be read mostly by the public of the 1880s. The two letters present an exciting dialogue between the two wonderful novelists with ideas of great poetical and critical interest and which obviously outruns its context and which enlightens the readers not only concerning their visions, but also regarding basic ideas on their novel techniques.*

Keywords: *Balzac, Stendhal, novel, sublime, drama, letters, critic, ideas literature, enthusiasm.*

Un épisode intéressant de la vie littéraire française du XIX^e siècle porte sur les rapports entre deux grands romanciers français contemporains, Balzac et Stendhal. Les histoires littéraires du XIX^e-e siècle notent, de manière générale, que Balzac a été parmi les premiers à s'extasier devant l'art romanesque de la *Chartreuse de Parme* à une époque où Stendhal était peu connu. En approfondissant cet „événement" littéraire, nous découvrons non seulement que Balzac n'a pas tardé pas de dire son enthousiasme envers ce roman, mais aussi qu'il en a été hanté pendant une longue période et qu'il en a repris le sujet plusieurs fois. Preuves en sont la lettre qu'il a écrite à son confrère aîné et les deux articles dont le plus complet correspond à la longue analyse intitulée *Etudes sur Monsieur Beyle* publiée dans la *Revue de Paris* du 25 septembre 1840 se rapportant prioritairement, au roman en question.

De son côté, Stendhal a été certainement flatté par les louanges de Balzac qui représentait à l'époque un nom de toute première importance en matière de roman, mais déçu également par les recommandations que celui-ci lui faisait et qui étaient, de manière évidente, redevables à sa propre optique et logique; témoignant d'une certaine incapacité de comprendre les éléments nouveaux que l'auteur osait apporter et qui allaient faire carrière dans les destinées du roman français et non seulement. C'est pourquoi Stendhal a ébauché une réplique par laquelle il entendait répondre aux observations de Balzac, justifier ses choix, mais aussi exprimer ses propres points de vue concernant l'art romanesque (y compris dévoiler des détails secrets du laboratoire de sa création). Il est certain que les recommandations que Balzac lui a faites l'ont poursuivi pendant longtemps et l'ont peut être fait aussi réécrire certains passages et épisodes du roman. Ces passages réécrits n'ont finalement compté que comme simples notes dans une édition ultérieure du roman. Nous croyons que Stendhal, tout en prenant le temps de réfléchir aux idées formulées par Balzac, s'est rendu compte du fait que les critiques que celui-ci apportait à la *Chartreuse* étaient

cantonnées exclusivement à sa conception du roman et que son confrère restait opaque aux nouveautés « fiables » qu'il apportait dans le domaine. C'est pourquoi il est possible qu'il n'ait jamais envoyé à Balzac la *Réponse* qu'il a écrite, déçu par l'opacité de celui-ci face à ce qu'il considérait valeureux et nouveau dans son art romanesque. De toute manière, ce dialogue imparfait entre les deux grands écrivains français contemporains est plein de substance, intéressant la poïétique/poétique des deux écrivains et aussi le parallèle qui, *volens-nolens*, a été fait et continuera d'être fait, par tradition, entre eux.

En revenant à la position de Balzac, réitérée plusieurs fois, nous sommes d'avis que l'auteur de la *Comédie humaine* s'est vite rendu compte de la valeur de ce roman, qu'il s'est proposé d'abord, en écrivant sa lettre à Stendhal, de saluer la parution d'une grande œuvre et de s'interroger sur le « faire » proprement dit de celle-ci, mais sans jamais y aboutir, tout comme nous essayerons de montrer par la suite. La perspective n'est pas inhabituelle d'ailleurs, celle dont un grand auteur juge à sa façon de l'art d'un confrère, ça veut dire subjectivement, restant cantonné dans ses propres idées poétiques, mais annonçant tout de même un grand talent et une grande réussite littéraire. Le fait d'avoir signalé la valeur du roman à une époque où Stendhal était peu connu, tout comme celui de s'enthousiasmer devant ce qu'il déclarait déjà « un chef d'œuvre » tient d'un mérite d'avoir rendu hommage à son aîné, et à un confrère moins fortuné à l'époque. *Grosso modo*, l'article est laudatif et les jugements de valeur qu'il y a rendus ne cessent d'intéresser de nos jours sous les angles de vue que nous avons déjà mentionnés.

Nous pensons bon d'évoquer, dans le contexte littéraire du temps, les étapes et les repères temporels de ce dialogue, en commençant par la première réaction de Balzac, enregistrée immédiatement après la parution du roman et en allant jusqu'au commentaire long et complexe de l'*Étude sur Monsieur Beyle*, si souvent cité dans les histoires littéraires surtout pour le geste de Balzac d'avoir salué le génie de Stendhal, malgré la courte vue des journalistes littéraires du temps.

À l'époque, les rapports entre les deux écrivains n'étaient pas les meilleurs, d'us surtout aux critiques que Balzac avait formulées au sujet du roman *Le Rouge et le noir* et auxquelles il reviendra dans ses deux articles. Tout comme observe Victor del Vitto dans l'étude intitulée *Relire l'article de Balzac sur la Chartreuse de Parme* contenue dans le volume *La Chartreuse de Parme revisitée*¹, Balzac a lu de bonne heure quelques uns des livres de Stendhal, « il en a goûté l'originalité et il s'en est plus d'une fois souvenu dans ses propres ouvrages »². Les réminiscences stendhaliennes identifiées par le critique en question sont à déceler dans la *Physiologie du mariage* et dans certains romans tels la *Peau de chagrin*, les *Chouans* ou *Le lys dans la vallée*. Ces lectures montraient déjà l'intérêt que portait Balzac à cet auteur, intérêt qui se plaçait, de manière évidente, au-dessus du niveau des autres écrivains de son époque.

En revanche, Stendhal ne semble pas avoir trop apprécié les romans de Balzac, vu qu'on n'identifie aucune trace d'une possible influence de celui-ci dans son œuvre qui, en outre, s'est laissée influencée et même imitée par certains auteurs. De toute manière, on ne

¹ V. del Vitto, *Relire l'article de Balzac sur la Chartreuse de Parme* in vol. *La Chartreuse de Parme revisitée*. Textes réunis par Philippe Berthier, 1991, Recherches et travaux Université Stendhal- Grenoble III, Hors série, nr. 10, p. 5-15.

²*Ibidem*, p. 6.

peut identifier aucune trace d'imitation balzacienne dans la *Chartreuse de Parme*. Il semble que Stendhal ait regardé de façon critique surtout certaines œuvres de Balzac, aspect montré par les notes très exigeantes, souvent méchantes qu'il a insérées en 1833 sur les marges de son exemplaire du *Médecin de campagne* qu'il lisait, paraît-il, à l'époque où il écrivait son roman *Lucien Leuwen*. Celles-ci qui étaient du type « flatteur », « bas flatteur », « bête » etc. nous font penser plutôt à des sentiments et des attitudes hostiles envers Balzac et son écriture. De toute façon, il semble que les deux écrivains se soient rencontrés en 1837. Dans ses *Mémoires d'un touriste*, Stendhal avait mentionné plusieurs fois le nom de Balzac, surtout à propos de son roman *César Birotteau* qu'il appréciait. Mais cette admiration manifestée surtout envers le héros de Balzac ne l'a pas empêché cependant d'en critiquer le style qu'il justifiait quand-même par le désir de répondre aux attentes des provinciaux : « Que j'admire cet auteur ! Qu'il a bien su énumérer les malheurs et les petites misères de la province ! Je voudrais un style plus simple; mais dans ce cas, les provinciaux l'achèteraient-ils ? Je suppose qu'il fait ses romans en deux temps : d'abord raisonnablement, puis il les habille en beau style néologique »³ Si ces inconvénients sont expliqués par les attentes du public, il est évident que Stendhal insiste sur le fait qu'il écrit tout autrement.

L'article est écrit le 25 juillet 1840 et a paru dans la *Revue parisienne*. En un premier temps donc, après la parution du roman, Balzac s'est empressé de faire part de son admiration surtout envers l'épisode de Waterloo qu'il avait pu lire dans le *Constitutionnel* du 17 mars 1839 et qui lui avait inspiré de l'envie surtout pour ce qu'il appelait « cette superbe et vraie description de la bataille »⁴ Cet épisode lui semble, à juste titre, une belle réussite. En voilà les propos : « J'ai déjà lu dans le *Constitutionnel* un article tiré de *La Chartreuse* qui m'a fait commettre le péché d'envie. Oui, j'ai été saisi d'un accès de jalousie à cette superbe et vraie description de la bataille que je rêvais pour les *Scènes de la vie militaire*, la plus difficile portion de mon œuvre, et ce morceau m'a ravi, chagriné, enchanté, désespéré. Je vous le dis naïvement... »⁵. La nouveauté qu'apporte le roman en matière de perspective narrative – plus exactement, la perspective interne ou la perspective « avec » le personnage – à identifier aussi dans l'épisode en question, est relevée prioritairement par Balzac qui pense déjà à en utiliser la technique dans ses propres œuvres : « Il est impossible à l'art littéraire de peindre les faits militaires au delà d'une certaine étendue.[...] Dans un récent chef-d'œuvre, M. Beyle, en faisant un magnifique croquis militaire, a senti les impossibilités que je signale. Il ne s'est pas jeté dans la peinture complète de la bataille de Waterloo, il l'a côtoyée sur les derrières de l'armée, il a donné deux ou trois épisodes de la déroute, mais si puissant a été son coup de pinceau que l'esprit voit au-delà, l'œil embrasse tout le champ de bataille et le grand désastre... ». Il est hors de doute que le jugement de valeur qu'il émet à propos de Stendhal est correcte : « Je m'empresse de vous dire que je regarde l'auteur de *La Chartreuse de Parme* comme un des profonds esprits et des meilleurs écrivains de notre époque. Sa part sera plus grande qu'on ne la lui fait »⁶

³Stendhal *Mémoires d'un touriste*, *Cercle du Bibliophile*, t. XVII, Paris, Edouard Champion, 1940, p. 72.

⁴Stendhal *Correspondance*, t. III, 1835-1842, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, édition de Victor Dell Vitto et Henri Martineau, Paris, Gallimard, 1969, pp. 555-556. Lettre datée fin mars 1839.

⁵*Ibidem*, pp. 557-558.

⁶*Idem*.

Par la suite, après la lecture complète, Balzac est revenu sur sa première impression dans une lettre qu'il a écrite à Stendhal. L'enthousiasme y déborde et Balzac atteint aussi en passage ceux qui auraient dû voir l'originalité et la valeur de ce roman : « *La Chartreuse* est un grand et beau livre. Je vous le dis sans flatterie, sans envie, car je serais incapable de le faire, et l'on peut louer franchement ce qui n'est pas de notre métier. Je fais une fresque et vous avez fait des statues italiennes [...]. Vous savez ce que je vous ai dit sur *Rouge et Noir*. Eh bien, ici tout est original et neuf ! Mon éloge est absolu, sincère. Je suis d'autant plus enchanté de vous écrire ce qui est dans cette page que beaucoup d'autres, tenus pour spirituels, sont arrivés à un état complet de sénilité littéraire »⁷. L'admiration qu'il avoue ne l'empêche cependant pas de formuler des critiques centrées principalement sur deux aspects : d'abord certaines longueurs du texte et ensuite le décor de Parme que l'auteur a choisi comme cadre du roman : « vous avez commis une faute immense en posant Parme; il ne fallait nommer ni l'État, ni la ville [...]. Laissez tout indéfini comme réalité, tout devient réel ; en disant Parme, aucun esprit ne donne son consentement ».⁸

L'observation principale qu'il fait porte sur la structure « déséquilibrée » du roman, due surtout au commencement très développé et à la fin abrupte de *La Chartreuse*. Dans ce sens, Balzac conseille à Stendhal de reporter à la fin, en quelques développements nécessaires, les longueurs à supprimer du commencement.

Ce qui nous semble étonnant dans la lecture de Balzac est l'accent mis sur les intrigues de la cour de Parme qui le font comparer la *Chartreuse* avec le *Prince* de Machiavel et le comte Mosca avec Metternich. Le parallèle avec *Le Prince* a certainement semblé déconcertant à Stendhal tout comme le reproche d'avoir précisé le décor du roman.

Études sur Monsieur Beyle

Stendhal n'a pas répondu à la lettre. Balzac a continué de réfléchir à la force du roman et à son art inégalable et, de son côté, Stendhal va écrire, un mois et demi après, plus exactement le 28 mai 1849, sa *Réponse à Monsieur H. de Balzac*. Mais cette réponse n'a été ni achevée ni même peut être envoyée au destinataire. De toute manière, ses hésitations se voient dans les brouillons qu'il a successivement écrits sans avoir pu donner une forme finale à ses pensées. Comme il n'y a pas de trace de cette lettre qu'il aurait envoyée à Balzac, nous pouvons déduire que, même envoyée, la réponse reste mystérieuse d'autant plus que personne ne l'a vue, en fait, car il n'en est resté aucune preuve.⁹

Il est certain que Balzac a continué d'être obsédé par le roman en question. Il s'agit au fond de son intuition d'artiste qui l'a fait découvrir le génie de cette œuvre dont la force l'a rendu jaloux. Le résultat final de cette longue réflexion de Balzac sur la *Chartreuse* s'est concrétisé dans *Études sur Monsieur Beyle* publiée dans la *Revue de Paris* le 25 septembre 1840 et qui compte 72 pages. Celle-ci se présente comme un commentaire ciblé sur *La Chartreuse*. Il en retrace d'abord sa fascination qui l'a fait dévorer le livre et le relire plusieurs fois: « Si j'ai tant tardé, malgré son importance, à parler de ce livre, croyez qu'il m'était difficile de conquérir une sorte d'impartialité. Encore ne suis-je pas certain de la garder, tant à une troisième lecture, lente et réfléchie, je trouve cette œuvre extraordinaire.[...]. M. Beyle a

⁷Idem.

⁸Idem.

⁹ Cf.V. del Vitto art. cité .

fait un livre où le sublime éclate de chapitre en chapitre. Il a produit, à l'âge où les hommes trouvent rarement des sujets grandioses et après avoir écrit une vingtaine de volumes extrêmement spirituels, une œuvre qui ne peut être appréciée que par les âmes et par les gens vraiment supérieurs. Enfin, il a écrit *Le Prince* moderne, le roman que Machiavel écrirait, s'il vivait banni de l'Italie au dix-neuvième siècle. »¹⁰ Balzac se rend compte du fait qu'un tel roman ne pouvait pas être bien reçu par un public ordinaire, mais au contraire, souligne-t-il, par un public élitiste : « Aussi, le plus grand obstacle au renom mérité de M. Beyle vient-il de ce que la *Chartreuse de Parme* ne peut trouver de lecteurs habiles à la goûter que parmi les diplomates, les ministres, les observateurs, les gens du monde les plus éminents, les artistes les plus distingués, enfin, parmi les douze ou quinze cents personnes qui sont la tête de l'Europe ». ¹¹ C'est pourquoi sa bonne action à lui aurait comme but « d'essayer de rendre justice à un homme d'un talent immense, qui n'aura de génie qu'aux yeux de quelques êtres privilégiés, et à qui la transcendance de ses idées ôte cette immédiate mais passagère popularité que recherchent les courtisans du peuple et que méprisent les grandes âmes... ». ¹²

Balzac divise la littérature contemporaine en trois grandes écoles, à savoir la littérature des images, la littérature des idées et l'école éclectique (du côté de laquelle il se range lui-même) et affirme avec conviction que « M. Beyle, plus connu sous le pseudonyme de Stendhal est, selon moi, l'un des maîtres les plus distingués de la littérature des idées »¹³. De même, « *La Chartreuse de Parme* est, dans notre époque et jusqu'à présent, à mes yeux, le chef d'œuvre de la littérature à idées »¹⁴; Ce dernier type de littérature „se recommande par l'abondance des faits, par sa sobriété d'images, par la concision, par la netteté, par la petite phrase de Voltaire, par une façon de conter qu'a eue le XVIIIe siècle, par le sentiment du comique surtout »¹⁵

Pour ce qui est des personnages, Gina est l'Italienne ravissante et artiste, femme d'esprit dans la personne de laquelle on retrouve « tout à la fois madame de Montespan, Catherine de Médicis, Catherine II aussi, si vous voulez : le génie politique le plus audacieux et le génie féminin le plus étendu, cachés sous une beauté merveilleuse »¹⁶. Une autre grande réussite porte sur les figures des courtisans, le portrait du prince Ernest IV, celui de Rassi etc. Balzac croit reconnaître dans le comte Mosca, « séduisant » et « vrai » le prince de Metternich lui-même : « Certes, après avoir lu le livre, il est impossible de ne pas reconnaître, dans le comte Mosca, le plus remarquable portrait qu'on ne puisse jamais faire du prince de Metternich, mais transporté, de la grande chancellerie de l'empire d'Autriche, dans le modeste État de Parme. »¹⁷ Fabrice lui-même est vu comme le pendant du comte Mosca, alors que le roman lui-même aurait dû s'intituler « Fabrice ou l'Italien du XIXe siècle ». Il est regrettable, croit Balzac, que ce personnage « se trouve primé par des figures aussi typiques, aussi poétiques, que sont les princes, la Sanseverina, Mosca, Palla Ferrante. Fabrice aurait dû représenter le jeune Italien de ce temps-ci. En faisant de ce jeune homme la principale figure

¹⁰<http://www.oeuvresouvertes.net/spip.php?article101>

¹¹*Ibidem.*

¹²*Idem.*

¹³*Idem.*

¹⁴*Idem.*

¹⁵*Idem.*

¹⁶*Idem.*

¹⁷*Idem.*

du drame, l'auteur eût été obligé de lui donner une grande pensée, de le douer d'un sentiment qui le rendît supérieur aux gens qui l'entouraient et qui lui manque »¹⁸. C'est à propos de ce personnage que Balzac propose une refonte : « sous ce rapport, le rôle de Fabrice exigeait une refonte [...]. L'ouvrage doit donc être ou plus court ou plus long... »¹⁹ Et cette refonte était d'autant plus nécessaire que le style du roman était mauvais : « trop de fautes purement grammaticales, des fautes assez grossières, annonçant un défaut de travail ».²⁰

Le roman chronique qui excelle dans la peinture de la cour de Parme avec ses interminables intrigues est une autre réussite du roman, croit Balzac : « toute cette partie du roman est d'une remarquable solidité littéraire. Cette peinture a le grandiose d'une toile de cinquante pieds de long sur trente de hauteur, et en même temps le faire, l'exécution est d'une finesse hollandaise. »²¹. Le drame en est « le plus complet, le plus saisissant, le plus étrange, le plus vrai, le plus profondément fouillé dans le cœur humain »²² *La Chartreuse* représente donc un comble de l'œuvre entière, l'expression de la maturité littéraire de son auteur : « On s'aperçoit de la perfection en toute chose [...] La critique ne peut rien reprocher au plus grand comme au plus petit personnage : ils sont tous ce qu'ils doivent être. »²³ Face aux imperfections, pense Balzac, « M. Beyle se sauve par le sentiment profond qui anime la pensée. Tous ceux à qui l'Italie est chère, qui l'ont étudiée ou comprise, liront la *Chartreuse de Parme* avec délice. L'esprit, le génie, les mœurs, l'âme de cette belle contrée, vivent dans ce long drame toujours attachant, dans cette vaste fresque si bien peinte, si fortement colorée, qui remue le cœur profondément et satisfait l'esprit le plus difficile, le plus exigeant ».²⁴

L'étude finit, malgré toutes les louanges nouvelles ou réitérées, avec cette exhortation à Stendhal à refondre et à réécrire de fond le roman pour éviter les longueurs, les répétitions et aussi les fautes de style : « Je souhaite que M. Beyle soit mis à même de retravailler, de polir la *Chartreuse de Parme* et de lui imprimer le caractère de perfection, le cachet d'irréprochable beauté que MM. de Chateaubriand et de Maistre ont donné à leurs livres chéris »²⁵.

Autour de la Réponse à M. de Balzac

L'enthousiasme mais aussi les restrictions que contient cet article ont incité Stendhal à lui répondre, dans une longue lettre qui nous apprend à la fois comment il a travaillé à ce roman, mais aussi comment il convient, à l'encontre de ce que fait, en partie, Balzac, de ne pas lui chercher de clés. Il est certain que, pour Stendhal, les lettres et surtout l'étude que Balzac lui a consacrée ont été, au premier abord, une belle surprise, celle d'être loué et reconnu comme grand écrivain par l'autorité incontestée que Balzac incarnait à l'époque. Mais, à une lecture plus attentive, nous voyons qu'il a dû découvrir une vérité douloureuse, celle que les critiques de son confrère allaient dans un tout autre sens que sa propre pensée et qu'elles visaient, paradoxalement pour lui, plutôt ce qui représentait pour lui réussite et nouveauté. Il semble que l'amertume de la déception se soit emparée finalement de lui en lui révélant

¹⁸Idem..

¹⁹Idem.

²⁰Idem.

²¹Idem.

²²Idem.

²³Idem.

²⁴Idem.

²⁵Idem.

l'énorme distance qu'il y avait entre eux. Il a vite conclu, croyons-nous, sur la vanité de tout effort de se défendre, de se justifier ou de s'expliquer. Peut être aussi que les positions réitérés de Balzac ont rendu Stendhal réticent quant aux chances de faire son critique changer d'avis. Il est possible aussi que, suite à de telles positions, Stendhal ait commencé à croire à cette idée surprenante qu'il allait bientôt exprimer et reconfirmer que sa littérature était destinée au public de... 1880. En fait, jugeant de la valorisation du roman par la postérité, l'écrivain a eu raison.

De toute manière, la réponse de Stendhal fut rédigée le 30 octobre, un mois après la parution de l'article de Balzac dans la *Revue de Paris*. Balzac y est reconnu comme étant « le meilleur juge de la matière »²⁶, qui avait fait par le geste même de s'adresser à lui par l'intermédiaire de la presse un exercice de sincérité qui en exigeait un autre. Stendhal remercie avec diplomatie Balzac « des conseils encore plus que des louanges »²⁷. La sincérité et le naturel de son écriture ont primé devant toute autre chose pour lui, tout comme il le précise : « j'éprouvais la jouissance la plus vive en écrivant ces pages ; je parlais de choses que j'adore, et je n'avais songé à l'art de faire un roman. »²⁸

Par la suite, il répond ponctuellement aux conseils que Balzac lui avait donnés. Ainsi, il précise que la formulation « notre héros » qui lui était reprochée était employée pour éviter la répétition du nom de Fabrice, que l'épisode de la Fausta avait comme rôle pour Fabrice de démontrer que celui-ci était pratiquement incapable d'amour, qu'il avait donné libre voie à la liberté créatrice au dépens de tout plan préétabli et qu'il abhorrait le style contourné. Un aveu essentiel est fait justement sur le style sec, direct qu'il a adopté : « En composant la *Chartreuse* pour prendre le ton, je lisais chaque matin deux ou trois pages du *Code civil*, afin d'être toujours naturel ; je ne veux pas, par des moyens factices, fasciner l'âme du lecteur ».²⁹ Quant au défaut d'organisation de la matière romanesque, Stendhal observe : « Tout le monde me dit qu'il faut annoncer les personnages, que la *Chartreuse* ressemble à des mémoires, et que les personnages paraissent à mesure qu'on en a besoin. Le défaut dans lequel je suis tombé me semble fort excusable, n'est-ce pas la vie de Fabrice qu'on écrit ? Impossible de faire disparaître entièrement le bon abbé Blanès ; mais je le réduirai. »³⁰. Et encore : « Je cherche à raconter avec vérité et avec clarté ce qui se passe dans mon cœur. Je ne vois qu'une règle : être clair. Si je ne suis pas clair, tout mon monde est anéanti. ».³¹ Le public lui même a bien changé entre temps et attend, dit-il : « de *petits faits vrais* sur une passion, une situation de vie. »³²

Quant au prototype du comte Mosca, Stendhal observe que celui-ci n'avait pas été Metternich. L'Italie n'aurait pas pu être la France pour la bonne raison que : « *La Chartreuse* ne pouvait pas s'attaquer à un grand État, comme la France, l'Espagne, Vienne, à cause des détails d'administration. Restaient les petits princes d'Allemagne et d'Italie. ». Quant à sa manière de construire un personnage, un autre aveu bien stendhalien : « Je prends un

²⁶<http://www.maremurex.net/stendhal2.html>

²⁷ *Ibidem*.

²⁸ *Idem*.

²⁹ *Idem*.

³⁰ *Idem*.

³¹ *Idem*.

³² *Idem*.

personnage de moi bien connu ; je lui laisse les habitudes qu'il a contractées dans l'art d'aller tous les matins à la chasse du bonheur ; ensuite, je lui donne plus d'esprit»

De même, les règles ont changé, le style soigné n'étant plus d'actualité. De même, le rôle de la forme avait beaucoup diminué, soutient-il: « Je le répète, la part de la forme devient plus mince chaque jour. Voyez Hume. Supposez une Histoire de France, de 1780 à 1840, écrite avec le bon sens de Hume ; on la lirait, fût-elle écrite en patois. *La Chartreuse* est écrite comme le *Code civil* ; je vais corriger le style puisqu'il vous blesse ; mais je serai bien en peine. Je n'admire pas le style à la mode, il m'impatiente ». ³³ Quant au succès contemporain, il précise avec lucidité et amertume que: « Quand la société ne sera plus tachée d'enrichis grossiers, prisant avant tout la noblesse, justement parce qu'ils sont ignobles, elle cessera de fléchir le genou devant le journal de l'aristocratie. Avant 1793, la bonne compagnie était la vraie juge des livres. Maintenant elle rêve le retour de 93, elle a peur, elle ne saurait plus juger. Voyez le catalogue qu'un petit libraire, près Saint Thomas d'Aquin, prête à la noblesse, sa voisine. C'est l'argument qui m'a le plus convaincu de l'impossibilité de plaire à ces peureux, hébétés par l'oisiveté. » ³⁴

En guise de conclusion, en suivant toutes ces trois interventions de Balzac au sujet de la *Chartreuse*, nous observons que, lors que les romantiques n'avaient pas repéré le génie de Stendhal, le mérite de Balzac s'est avéré incontestable dans l'affirmation de la valeur de ce roman. Cependant, la question essentielle que Balzac s'est posée quant au secret de la réalisation stendhalienne est restée ouverte, car il n'y a pas répondu, n'en trouvant pas, certainement, de réponse convenable.

Nous sommes d'avis que, tout en essayant de comprendre et d'« analyser » le génie du roman, Balzac n'a pas abouti à en détecter le mécanisme secret, à surprendre le « faire » du roman, plus précisément, toute cette partie purement stendhalienne, non évidente, souterraine qui fait la merveille de cette œuvre et de toute la création stendhalienne, par extension. Et cela à force d'être trop absorbé par sa propre vision qui l'empêchait, de manière évidente, de sortir de son propre « faire », de dépasser donc ses propres limites. Par conséquent, en suivant cette logique, il est naturel qu'il ait reconnu et valorisé d'abord le côté fresque historique du roman. Il est certain que, s'il avait taché lui-même de réécrire la *Chartreuse*, il l'aurait réécrite en manière balzacienne. De la sorte, les conseils auraient peut être servi. Mais le résultat aurait été tout autre.

Par tout cet échange de lettres et de positions exprimées dans la presse, nous sommes en présence d'un dialogue imparfait dans lequel les idées n'ont pas abouti, ou ont abouti partiellement, justement à cause de la grandeur et de l'importance des interlocuteurs et de leurs personnalités divergentes.

Bibliographie :

Balzac, Honoré, de, *Étude sur M. Beyle*, <http://www.oeuvresouvertes.net/spip.php?article101>
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k113410t/f1.highres>

³³*Idem.*

³⁴*Idem.*

Stendhal *Correspondance*, t. III, 1835-1842, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, édition de Victor Dell Vitto et Henri Martineau, Paris, Gallimard, 1969.

Stendhal *Mémoires d'un touriste*, Cercle du Bibliophile, t. XV Œuvres complètes tome 17-mémoires d'un touriste, Paris, Edouard Champion, 1940.

Stendhal *Réponse à M. de Balzac* (16 oct. 17-28 oct. et 28-29 oct. 1840) in *Correspondence* III, p. 393-405.<http://www.maremurex.net/stendhal2.html>

Dell Vitto, Victor, *Relire l'article de Balzac sur la Chartreuse de Parme* in vol. *La Chartreuse de Parme revisitée*. Textes réunis par Philippe Berthier, 1991, coll. Recherches et travaux, Université Stendhal- Grenoble III, Hors série, nr. 10, p.5-15.